

†

Masoala Madagascar : L'histoire de nos origines, retrouvée dans les mémoires collectives

Chaplain TOTO

Université de Toamasina,
Madagascar

Résumé

Dans l'histoire du peuplement de Madagascar, comptent les Islamisés qui débarquent dans la partie Nord de l'île entre le IX^e et le XIII^e siècles, selon les découvertes archéologiques des années 70. La reconstitution historique des origines d'un groupe lignager installé à la pointe de la presqu'île Masoala révèle aujourd'hui son lien direct avec le monde arabe. L'histoire orale façonnée dans les légendes conserve les détails du parcours de ce groupe de migrants jusqu'à son débarquement dans le pays d'accueil et ses relations mouvementées avec les groupes autochtones. L'appartenance à des vagues d'origine arabo-musulmane est aussi observée un peu partout dans la baie d'Antongil laissant ainsi des traces dans les pratiques ancestrales.

Abstract

Masoala Madagascar: The history of our origins, found in collective memories In Madagascar human settlement history, Islamized waves of migrants landed in the northern part of the island between the 9th and the 13th centuries, according to archaeological discoveries in the 70's. The historical reconstruction of the origins of a group located at the tip of the Masoala peninsula reveals its direct link with the Arabic world. The oral history preserves the details of the course of those migrants until their landing in the host country and their turbulent relations with the indigenous groups. Ancestral practices reveal that these migrants of Arab-Muslim origin landed throughout the Bay of Antongil.



Représentation cartographique de la zone d'étude



Introduction

La zone de la baie d'Antongil dans le nord-est de Madagascar est connue comme le berceau des ancêtres des Malgaches. Si l'archéologie (Pierre Vérin 1975) y confirme l'ancienneté des établissements humains, pour Henri Wright et Fulgence Fanony (1992), la mémoire populaire révèle encore plus de détails sur la provenance des migrants, leurs noms et leurs premiers contacts avec les autres groupes installés avant leur débarquement dans la zone. L'essentiel de cette communication se focalise sur la reconstitution historique du parcours d'un groupe de migrants de sept membres, originaire d'un pays arabe jusqu'à leurs morts dans les villages d'accueil. La mémoire collective conserve encore avec précision, le premier débarquement sur une place à la pointe de la péninsule, ensuite leur installation à l'origine de quelques villages dans les côtes de Masoala et enfin le rapport entre eux et les hommes qui sont déjà sur place avant leur arrivée. Ces migrants ont apporté dans la zone, les fondamentaux des éléments culturels constituant l'identité des habitants dans l'ensemble du pays de la baie d'Antongil.

I - Mémoires collectives recueillies auprès des locaux

1 - Les Zafindrahömbañä d'Ampañavoana seraient descendants des migrants arabes :

Récit

Le récit est tiré de la mémoire collective des Zafindrahömbañä racontée par Faly Martin 74 ans (1997), le gardien des traditions ancestrales du groupe. Il raconte avec précision l'histoire de ses ancêtres. Il affirme l'avoir gardé dans un cahier de notes depuis ses grands-parents et compte bien la transmettre à ses descendants à travers son fils Faly Fortunet. Il accepte de nous parler en présence de sa famille et une étrangère (vahiny) survenue juste avant l'entretien, la prise des notes et être enregistré pendant ses explications.

« De l'époque de Rakônkaña¹, nos ancêtres débarquent à Mikitraña après avoir cherché une bonne terre tout au long des côtes. Ils sont originaires d'une terre arabe mais contraints d'émigrer suite à des problèmes dans leur pays d'origine. Ils sont sept dont six hommes appelés Satrokôro, Fatrapitàna, Fodilahimena, Ranjalahy, Ramonjobe, Valavinany et une femme appelée Bisahafa. Ils débarquent à Mikitraña et y construisent leur premier village d'accueil où les principes sont les mêmes que dans leur terre d'origine.

Deux d'entre eux prennent ensuite la route vers le Nord, après quelques temps passé ensemble dans le premier village. Ramonjobe s'installe alors à Tsaravinañy, une localité qui correspond à l'actuel village d'Añaovandrano. Il est l'ancêtre et fondateur du village et jusqu'aujourd'hui reconnu et respecté par la population locale. A chaque culte ancestral prononcé au nom du village, son nom est vénéré comme tous les ancêtres communs des habitants. Valavinañy continue sa route vers le Nord jusqu'à Sahasoa, une localité qui correspond à l'actuel village d'Ampañavoana. Il pénètre ensuite vers l'arrière-pays suivant le fleuve jusqu'à la



première chute où il fonde son village. Après quelques années d'installation, il se sent trop seul et isolé et prend la décision d'épouser la fille de Ramonjobe ses compagnons de voyage installé à Tsaravinañy appelée Ravoamangaly. Ces deux époux donnent ensuite naissance à un enfant baptisé Tsimilaro, le premier enfant des migrants né en terre d'accueil.

Depuis son très jeune âge, Tsimilaro est un fabricant de sirakakazo² (sel de bois), et il passe beaucoup de temps en forêt, il finit par épouser une femme Hömibaña³. La légende dit qu'un jour, la nuit tombée, Tsimilaro brûle comme d'habitude le sirakakazo. Quelques Hömibaña s'approchent doucement, pour se réchauffer auprès du feu de Tsimilaro. Il fait semblant de dormir pour tromper les Hömibaña. Une jolie jeune Hömibaña est parmi eux. Il l'attrape soudainement et les autres prennent la fuite. Il l'amène au village pour l'élever comme les autres humains. Au fil du temps, il finit par tomber amoureux de cette jeune Hömibaña. Tsimilaro a déjà une épouse mais pour se consacrer à la nouvelle Hömibaña, il abandonne sa femme légitime.

Un jour, il amène sa femme légitime au fin fond de la forêt sur une colline pour l'abandonner au milieu de nulle part. Depuis ce temps-là, cette colline est appelée Antôngombadiariaña qui veut dire « le mont de l'épouse abandonnée ». Tsimilaro revient seul au village et Antôngombadiariaña devient alors un lieu sacré.

Les actuels Zafindrahömibaña sont les descendants de Tsimilaro et de la femme Hömibaña. Antôngombadiariaña se situe au même niveau qu'Ambohitsitondrôñy, le sommet de la chaîne des montagnes de Masoala. L'actuel village d'Ampañavoana est fondé par Tsimilaro et ses habitants sont principalement ses descendants appelés sous le nom lignager Zafindrahömibaña.

La famille paternelle de Tsimilaro juge qu'il a commis une erreur irréparable vis-à-vis de la tradition ancestrale pour avoir épousé une Hömibaña (une femme issue d'un groupe « sauvage » vivant dans la forêt). Cet acte lui a valu une sanction divine (de Zañahary le Dieu Créateur). Mais malgré son grand « pêché », Tsimilaro atteint une vieillesse exceptionnelle.

Mais un jour avant sa mort, son pêché le rattrape. Une baleine rentre dans l'embouchure de Sahasoa et se dirige au niveau d'Ambohitr'hömibaña. Tous les animaux sauvages se mobilisent, notamment les oiseaux, les lémuriers ainsi que les reptiles etc. Un cortège d'animation exceptionnelle se forme et l'escorte avec des cris de joie spectaculaire, sur les deux rives du fleuve. En voyant cela, tout le monde disait « oh les animaux s'entendent bien » ce qui se dit localement mifañavoaña d'où la naissance du nom « Ampañavoana », qui signifie là où on s'entend bien.

Cette mobilisation étrange et mystérieuse incite les gens du village étonnés à consulter les Raiamandreny (les sages du village) pour comprendre ce que cet événement signifie. Tsimilaro est l'un des plus âgés du village. Devant une foule, Tsimilaro affirme avec sérénité que ce n'est pas un antambo (malheur) pour tout le monde, mais c'est son antambo personnel. Dès que Tsimilaro reconnaît son implication personnelle dans cet événement mystérieux, la baleine s'arrête et se

transforme en rocher appelé aujourd'hui Ivômbontrôzona qui signifie « sur le dos de la baleine ». L'animation miraculeuse s'arrête également et c'est la fin de l'histoire de Tsimilaro ».

2 - Le passage des Anjoatsy dans le pays des Antimarôa :

Récit

Connus comme l'un des groupes islamisés dans l'histoire du peuplement de Madagascar, les Anjoatsy voyagent en solitaire ou en petit groupe. Dans la culture des Antimarôa, ils demandent, au cours de leur passage, du *ranonampango*⁴ pour se désaltérer, du riz pour se nourrir, une maison pour dormir, une pirogue pour traverser les fleuves etc. Ils sont demandeurs de toute sorte de services aux locaux. Si les habitants ne satisfont pas leur demande, ils les sanctionnent en prononçant la parole divine car ils sont des *masimbava* (doté d'une parole divine). Des traces de leur passage restent encore dans certains endroits de la région. A titre d'exemple, voici quelques faits racontés par Soamanoro, Darivelo, Angijiro et Zara Romain.

« Près d'Ambatolaidama⁵, un grand arbre sacré se dresse au bord d'une piste depuis la période des Anjoatsy jusqu'à aujourd'hui. La légende dit qu'un jeune homme cherchant un abri, s'installa au pied d'un arbre au bord de la piste. Un vieux Anjoatsy tout trempé par la pluie passa. Ce jeune homme ne céda pas l'abri au vieillard, ce qui signifie du non-respect. L'Anjoatsy lui dit « tu aimeras rester là » (litt : Ho tianao rô hipetraka akeo ay). Le jeune homme fut fixé au tronc de cet arbre. Le grand arbre en question est devenu sacré. Le sang rouge du jeune homme coule à l'intérieur du tronc, jusqu'à nos jours. Cette histoire s'est passée au bord d'une piste très fréquentée par les marcheurs reliant Maroantsetra et Antalaha, et le fait est connu par tout le monde qui passe sur cet endroit. Respectant la tradition des voyageurs, une montagne d'aombilahy vanga, tsara mandroso tsara miheriñy⁶ s'accumule depuis des siècles et personne n'ose de se mesurer face au respect unanime de cette tradition ancestrale.

Dans la presqu'île Masoala, deux villages situés dans deux endroits différents se partagent le même nom. Fampotabe se trouve sur le versant occidental et Fampotakely sur le versant oriental. Les manguiers dans les deux villages ne donnent plus de bonne production depuis des siècles par une malédiction anjoatsy. La légende dit que les habitants de Fampotakely n'ont pas offert des mangues aux Anjoatsy voyageurs traversant le pays. Curieusement dans les deux villages, on l'appelle simplement Fampotatra, sans préciser le « kely » qui signifie « petit » pour le village dans le versant Est ou le « be » qui signifie « grand » à celui de l'Ouest. En prononçant la malédiction, les Anjoatsy ont repris l'appellation « Fampotatra » comme les locaux. En conséquence, les deux villages sont tous victimes sans distinction du sort alors que seulement Fampotakely qui avait commis la faute. La malédiction continue à fonctionner car, les manguiers dans les deux villages sont étrangement stériles. Dans le pays, personne n'ose d'apporter autre



explication sur ce fait qui remonte à des siècles et le respect de la décision anjoatsy est unanime

Traditionnellement, les Antimaròà laissent toujours une assiette en surplus sur la table ou sur le « lambanaña » au moment du repas, et c'est réservé à un Anjoatsy qui peut survenir à tout moment. Le même principe est observé pour la réserve d'eau potable à la maison de même que pour le riz blanc appelé vary fotsy. On ne doit pas en aucun cas vider totalement la réserve d'eau et de vivre, juste pour un éventuel Anjoatsy qui en a besoin cruellement. Si la pratique commence à s'estomper dans les milieux urbanisés, ceux ou celles qui restent encore fidèles aux fombandrazaña (traditions des ancêtres) gardent ces pratiques comme une bonne manière de vivre ensemble avec les autres dans une communauté harmonieuse.

Toujours dans la même zone, les embouchures ont toujours été une zone très convoitée pendant le processus d'installation des premiers habitants des régions côtières. Un groupe revendique même la possession cet emplacement et se fait appeler les Antivinañy ou les peuples des embouchures. Les embouchures sont souvent le théâtre des rencontres entre différents groupes lignagers. Entre autres, l'histoire de Vinañivao d'Andranofôtsy contient un épisode avec le passage des Anjoatsy. L'embouchure de Vinañivao est ensablée et fermée car les Anjoatsy avaient des problèmes pour la franchir dans le passé. Ils ont jeté un sort et le passage s'est ensuite ensablé pour laisser les Anjoatsy traverser. Au fil du temps, Vinañivao reste fermé à cause de cette décision anjoatsy. Lorsque le village d'Andranofôtsy est menacé par une inondation, une cérémonie s'organise pour creuser au niveau de l'embouchure avec des rames car les pelles sont interdites à ce lieu depuis le temps des ancêtres.

Tout au long de la côte orientale, le passage des Anjoatsy reste ancré dans la mémoire populaire et influe encore sur le quotidien des habitants. Avec toutes leurs dimensions sociales et culturelles, les histoires légendaires dans les sociétés de l'oralité constituent un élément important pour une reconstitution historique.

3 - Les troupeaux de zébus de Vohémar auraient transité au cap Masoala :

Récit

La pointe de la péninsule Masoala a été à la fois une zone de pêche par excellence et pleine de troupeaux de zébus offerts par le Zañahary (Dieu créateur). Mais le roi qui dirige la communauté avait commis une faute irréparable vis-à-vis des paroles divines. Quand le troupeau sort de la mer et peuple le pâturage comme promis Darafify, le dernier zébu qui sort de l'eau doit être sacrifié pour le bien et la prospérité du troupeau. Le roi de Beanköra n'a pas respecté cette parole sacrée à la lettre. Le récit raconté par Soamanôro et Faly Martin.

« Dans le village de Beanköra ⁷, un petit royaume florissait dans le passé. Lors de son passage à la pointe de la péninsule, Darafify promet aux habitants qu'un troupeau sortira de la mer à destination du village de Beanköra. Un male mazavalôha⁸ le dirigera et un völavita⁹ clôtura la sortie miraculeuse de la mer. Un

gigantesque troupeau sort de la mer au niveau de Mikitraña et se dirige vers Beanköra à un endroit préalablement préparé par les habitants pour les accueillir. Les traces de sabots sont encore gravées sur les rochers sacrés du site de débarquement.

La recommandation émise par les paroles sacrées des Anjoatsy est simple, sacrifier le dernier c'est-à-dire le völavita pour le bien et la prospérité de l'ensemble du troupeau. Mais le mpanjaka de Beanköra repousse indéfiniment le sacrifice du völavita qui était si beau, en espérant avoir un descendant pour le remplacer et continuer à faire le jôro avec les orita¹⁰ conformément aux traditions dans le village. Au moment de son retour, le géant Darafify eut du mal à traverser la mer depuis Imôrona de Manañara. Il fit le vœu de sacrifier son vadimasay¹¹ quand s'il réussit la traversée. Il tint sa promesse en sacrifiant sa seconde épouse et son sang coule encore jusqu'aujourd'hui sur le site du sacrifice appelé ainsi atsiraka rà ou à la plage du sang¹².

Arrivé ensuite à Mikitraña et à Beanköra, Darafify est furieux d'avoir entendu qu'on n'a pas encore fait le sacrifice de völavita et prononce une parole sacrée qui marquera éternellement le site de Mikitraña et le village de Beanköra. « Les orita que vous aimez tant, vous les aurez pour toujours mais le troupeau que nous ne respectez pas, il va partir pour remplir les kijany¹³ des autres ». Juste après cette parole, le mazavalöha prend à nouveau la tête du troupeau et se dirige vers le site de débarquement. Les zébus se jettent alors un à un à l'eau au même endroit où ils sortaient de la mer, il y a quelques années. Comme au commencement, le völavita clore le départ. Quelques temps plus tard, le troupeau sort à nouveau à Bôbaomby et remplit progressivement les plaines d'Iharana, comme promis par les paroles de Darafify.

C'est ainsi que Vohémar devient un pays pastoral connus par l'abondance presque sans fin de zébus et que la pointe de péninsule Masoala reste un berceau des orita et une zone la plus poissonneuse de la région ».

II - Analyse et rapprochement avec des faits historiques

L'exploitation des sources orales contient un enjeu méthodologique important pour deux raisons. La première c'est que les renseignements ne se situent pas dans une chronologie précise et la datation pose problème sans recours aux autres disciplines scientifiques. La deuxième c'est que les informations n'ont plus d'auteur clairement identifié. Pour rendre à ces témoignages collectifs une crédibilité historique, il faudrait les inscrire d'abord dans la micro- histoire de la zone d'étude, ensuite dans l'histoire régionale et enfin dans une dimension géographique plus vaste. Ce qui est important à souligner dans ces récits c'est que les lieux cités dans les récits sont encore aujourd'hui vérifiables. Pour donner le sens historique à ces légendes, nous les traiterons en parallèle avec des renseignements scientifiques fournis par les travaux publiés sur la zone. En conséquence, l'essentiel de cette partie du travail consiste à confronter ces légendes aux résultats des fouilles archéologiques dans le Nord-Est de Madagascar. A ce stade, nous avons notamment le travail de Vérin P.



(1975), de Wright H. et Fanony F. (1992) et certaines reconstitutions historiques récentes. Nous nous forcerons ensuite d'apporter des éclairages sur les terres d'origines de nos ancêtres, les premières rencontres avec les groupes déjà installés et les apports culturels de ces nouveaux migrants devenus eux aussi des malgaches au fil du temps.

1 - Histoire du pays d'origine : ils viennent d'une terre arabe¹⁴

L'histoire de la navigation mondiale montre que trois puissances maritimes se sont succédées dans l'histoire de l'Océan Indien. Vers le début de notre ère, les Austronésiens dominent l'océan et ils sont certainement parvenus jusqu'à Madagascar¹⁵. Les livres d'histoire montrent que c'est dans ce contexte que débute réellement le peuplement de Madagascar¹⁶, malgré la présence peut être épisodique depuis une époque plus ancienne dans une certaine zone¹⁷. Ces migrants ont tout de même traversé différents pays et se sont culturellement enrichis par les contacts avec les peuples riverains de l'Océan Indien¹⁸ en particulier ceux de la péninsule arabique et ceux de la corne de l'Afrique. La mémoire collective locale rapporte que « ... nos ancêtres débarquent à *Mikitraña* après avoir cherché de bonne terre tout au long des côtes. Ils sont originaires d'une terre arabe ».

Si les ouvrages de références citées plus haut s'accordent sur la présence des Arabes dans le Nord de Madagascar aux alentours du IX au XIII^{ème} siècle¹⁹, aucun auteur n'arrive à citer des noms de tel ou de tel groupe faisant partie des migrants arrivés à Madagascar. La force de la première légende réside sur une précision implacable de ses renseignements. Elle retient encore que c'était un petit groupe de sept personnes et le nom de ces sept navigateurs reste gravé dans la mémoire collective des habitants jusqu'à aujourd'hui. « Ils sont sept dont six hommes appelés *Satrokôro*, *Fatrapitana*, *Fodilahimena*, *Ranjalahy*, *Ramonjobe*, *Valovinany* et une femme appelée *Bisahafa* ». Ces noms sont transmis à travers les générations car en prononçant le culte des ancêtres dans une circonstance particulière, le chef coutumier doit remonter dans le temps et cite le nom de ses ancêtres fondateurs. Si le port de débarquement est devenu un sanctuaire de vénération, les villages dans les alentours portent encore les traces mémorielles de l'arrivée de cette vague des migrants arabes. Ils sont considérés comme les fondateurs des villages depuis la pointe de la presqu'île Masoala jusqu'à Ampañavoana²⁰. Les noms sont malgaches et apparemment ils n'ont aucun lien avec des noms arabes. Pour apporter des éclaircissements sur ce point, nous allons faire appel à un événement historique qui s'est passé à 400 km au sud et au début du XIX^{ème} siècle. Quand les esclaves d'origine africaine achetés par le Roi Jean René débarquent à Tamatave, les locaux leur attribuent un nom qualificatif en référence aux cheveux crépus de ces nouveaux migrants. Contrairement à d'autres endroits où ils sont toujours appelés *Makoa*, les habitants du centre Est de Madagascar les appellent *Miangorandrana*²¹. Ce nom crié par les locaux lors de leur premier débarquement reste jusqu'à présent pour désigner ce groupe de *Makoa* à Tamatave. Il se peut qu'à *Mikitraña* d'autrefois, les locaux leur attribuent des noms malgaches en fonction de la première observation sur ces étrangers.

Etrangement, la lecture attentive de leurs noms révèle des informations descriptives. Le premier s'appelle *Satrokōro* un nom qui signifie le « vieux chapeau », le second s'appelle *Fatrapitāna* qui signifie « le protecteur », le troisième s'appelle *Fodilahimena*²² qui est un nom d'un oiseau très rependu dans la région. Le *fodilahimena* a une signification particulière dans la culture locale, c'est celui qui dit « non ne fait pas ça » aux autres alors qu'il le fait quand même pour lui. En effet, il s'agit d'une description locale d'un comportement égoïste. Le quatrième s'appelle *Ranjalahy* qui signifie « le bel jeune homme », le cinquième s'appelle *Ramonjobe*²³ encore une espèce d'oiseau mais qui ne vole pas bien. Il grimpe les arbres pour prendre la hauteur et vole toujours en perdant progressivement l'altitude pour se déplacer. Le nom de cette personne signifie donc « le grand vieux *monjo* ». La sixième personne s'appelle *Valovinany* qui signifie « celui qui possède huit embouchures » et l'unique femme du groupe est *Bisahafa* qui signifie « celle qui a le grand van pour le riz ». Il se peut qu'elle soit en charge de préparer la nourriture pour tout le monde et que très souvent, elle est vue en possession de cet outil.

Très vraisemblablement, les noms sont attribués à chacun d'entre eux depuis qu'ils sont installés dans ce pays d'accueil.

Conformément au récit sur les *Zafindrahōmbañā*, les descendants des migrants arabes étaient en compétition et souvent en conflit avec les autres groupes déjà installés dans cette contrée. Dans le village de Ratsiañarana, la compétition entre migrants et locaux, les *Antisamba* et les *Zafikomagy* aboutit au partage de parcelle de terre dans le village. Cet accord est respecté jusqu'à aujourd'hui par leurs descendants respectifs. Les descendants des migrants sont devenus détenteurs du droit de parler au nom du village d'Ampañavoana, au nord du site d'Anjañaharibe. Lors d'une cérémonie ancestrale dans les embouchures, les véritables descendants des fondateurs du village prononcent le *jōro* ou le culte ancestral. Les *Zafindrahōmbañā* sont socialement considérés comme les descendants des fondateurs d'Ampañavoana. A ce statut, ils jouissent du privilège correspondant aux héritiers de ces ancêtres fondateurs et ce jusqu'à présent.

Dans ce même ordre d'idée, malgré la proportion faible des habitants qui se disent musulmans dans la zone, les pratiques ancestrales témoignent la proximité des habitants avec le monde arabo-musulman. La prééminence de l'Est cardinal dans la culture locale est une référence attribuée à La Mecque, un des lieux Saints de l'Islam. Lors de l'enterrement des morts, la tête doit être positionnée vers l'Est quoi que la raison soit vaguement expliquée par la vénération du soleil qui se lève toujours à l'Est. Dans tous les cas, par rapport à la position du village, ces migrants viennent de l'Est car ils débarquent par la mer.

Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, durant l'apogée des *Zafindrabay* dans la baie d'Antongil, un certain Raborefo, le *moasy*²⁴ du roi est un guérisseur qui vient de l'Est (*antsinanana*) le plus redoutable dans toute la région²⁵. L'Est par rapport à la plaine du fond de la baie correspond à la pointe de la péninsule. Il n'est pas donc impossible que Raborefo soit issu des groupes qui se créent à partir de cette vague des migrants en provenance d'une terre arabe, rapportée dans le récit des *Zafindrahōmbañā*.



Quant à la mémoire collective et les recherches scientifiques confirmant de la présence des éléments arabes dans le processus du peuplement de Madagascar, un élément du récit sur les *Zafindrahombaña* pose un problème de compréhension. Tsimilaro, le premier enfant des migrants arabes né en terre d'accueil abandonne sa femme et prend la nouvelle *hombaña* au lieu de la prendre comme une seconde épouse, une pratique courante dans les terres de ses ancêtres.

« Un jour, il amène sa femme légitime au fin fond de la forêt sur une colline et il l'abandonne volontairement seule au milieu de nul part. Depuis ce temps-là, cette colline est appelée Antôngombadiariaña et le nom reste inchangé jusqu'à présent. Tsimilaro revient seul au village et personne ne s'occupe de son ancienne femme perdue en forêt. Antôngombadiariaña devient alors un lieu sacré ».

Il semble que cet acte ne vient pas de ses ancêtres mais il est plutôt lié aux rivalités entre les groupes lignagers.

Pourtant, Antôngombadiariaña est un lieu de mémoire et le sommet est actuellement identifié dans les cartes de l'Institut National de la Cartographie de Madagascar²⁶. Au fil du temps, les preuves de la présence arabe à Madagascar se raréfient. Les derniers vestiges sont mis au jour par l'archéologie depuis la région de Vohémar jusqu'au niveau de la baie d'Antongil. Les ruines des comptoirs arabes reconstituées par Vérin (1975)²⁷ complètent la mémoire collective des habitants de la péninsule Masoala pour constituer un épisode de l'histoire de Madagascar. Les influences arabes étaient tellement importantes dans la zone que même au XVIIIème siècle, le sujet reste une des préoccupations principales discutées lors du passage de Kerguelen chez Beniowsky envoyé par le roi de France pour fonder une colonie dans le fond de la baie d'Antongil en 1774²⁸.

2 - Le premier contact entre deux groupes lignagers : histoire d'une relation interdite

L'histoire culturelle à Madagascar montre que le mariage a toujours été une question importante et l'enjeu de cette union est avant tout une question d'héritage. Dans une telle conception, le mariage est l'union de deux familles pour le long terme mais pas uniquement la liaison entre les deux amants, comme dans les sociétés qui se disent modernes. Dans une époque plus récente de l'histoire de l'Est de Madagascar, le roi épouse une princesse Sakalava pour légitimer son pouvoir royal dans le pays des Betsimisaraka²⁹. Le mariage est en général une arme de guerre et de pouvoir. Essentiellement dans l'histoire royale, nous observons presque systématiquement les relations interdites entre la noblesse (*andriana*) et les autres groupes subalternes même dans la classe des hommes libres et surtout pas avec les esclaves et les anciens esclaves. Si le mariage entre deux individus de groupe lignager différent se fait de manière banale dans l'histoire récente de la région en question, à l'exemple des unions des descendants des anciens chefs et les descendants des *maromita* qui ne posent plus problème, le récit concernant Tsimilaro et la femme *hombana* révèle un aspect inhabituel dans la zone. Leur mariage était non seulement refusé par le groupe de l'homme mais celui-ci fut banni et maudit jusqu'à sa mort pour avoir épousé la femme locale *hombana*.

Cela peut paraître comme une sanction capitale. Son histoire est en fait le début d'une nouvelle formation d'un groupe qui peuple essentiellement le village d'Ampañavoana et ses alentours.

Cet aspect montre qu'au départ, le contact entre les locaux et les migrants n'a pas toujours été facile dans le passé. Dans certains cas, les conflits obligent les rivaux à se mettre d'accord sur l'occupation des zones stratégiques notamment les embouchures. Le courage de quelques éléments comme Tsimilaro, peut être considéré comme des éléments favorisant la pérennité de la vie communautaire dans la zone. Les *Zafindrahömbañä*, descendants directs d'un fils des premiers migrants arabes, s'arrogent le droit de prononcer le *jôro* dans l'embouchure du fleuve Sahasoä et dans le village d'Ampañavoana. Cette hiérarchie à la traditionnelle correspond aux normes installées dans la région d'Antongil depuis l'émergence des organisations politiques et les conflits opposants les groupes lignagers durant le XVIIIème siècle³⁰.

Un village régi selon les règles dans leur pays d'origine, selon la mémoire collective des *Zafindrahömbañä*, correspond vraisemblablement aux Cité-Etats révélés par l'archéologie dans le Nord-Est³¹. Selon toujours les légendes, les migrants s'éparpillent dans la zone et se marient de manière avec des individus issus des autres groupes lignagers installés dans la région. Leurs influences culturelles s'estompent progressivement au fur et à mesure qu'ils sont intégrés dans les sociétés qui se sont formées indépendamment les unes des autres dans les zones côtières de la presqu'île Masoala. L'unique femme de ce petit groupe de migrants appelée Bisahafa est restée à Mikitraña, leur port de départ jusqu'à sa mort et fait l'objet d'une vénération qui dépasse même la région du Nord-Est de Madagascar. Par sa présence, le site est rebaptisé Anjañaharibe qui signifie « dans la demeure de Dieu suprême » et toutes les cérémonies organisées sur ce lieu sacré sont à son honneur.

Dans l'autre versant de la presqu'île située dans le fond de la baie d'Antongil, de l'époque des pirates, nous avons aussi trouvé l'histoire d'une princesse qui eut une liaison avec un navigateur. La princesse a disparue et personne ne sait si elle a été enlevée pas son amant à l'insu de sa famille ou si elle s'est suicidée en se jetant dans l'embouchure du fleuve Tsaravinañy quand son amant quitta le pays. Derrière cette histoire de disparition non expliquée, il y a sa liaison avec le marin étranger, qui n'avait pas eu l'approbation de sa famille³². Il s'agit d'une autre histoire de mariage refusé et qui finit mal.

Aussi dans une société traditionnelle, l'enjeu d'un mariage dépasse largement les deux personnes concernées. Cela illustre la complexité et la dynamique d'une société vis-à-vis des nouveaux éléments et le conflit est souvent inévitable.

3 - La permanence de la culture arabo-musulmane : les interdits communs

L'identité d'un groupe lignager est perceptible à travers les « tabous » collectifs appelés en malgache les « *fady* ». Dans la presqu'île, l'interdiction de



consommation et l'élevage de porc est collective tout comme la consommation de viande de lémurien. Autour du site d'Anjañaharibe à la pointe de la presqu'île Masoala, ces interdits ne sont plus respectés.

On y célèbre souvent le rituel lié à l'accomplissement de vœux appelé localement *tsikarafa tody*. Des zébus sont sacrifiés à l'endroit où les migrants venant d'une terre arable auraient débarqué et où Darafify, le Géant, annonça le débarquement des troupeaux de zébus³³.

Si le dialecte parlé dans le Nord-Est de Madagascar est pratiquement le même depuis la baie d'Antongil jusqu'à Sambava, des mots spécifiques sont utilisés quotidiennement dans la pointe de la presqu'île. Une spécificité qui gravite autour du *vatomasiñy*, les pierres sacrées appelées spécifiquement à cet endroit « *kasaka* » (les feuilles mortes ou feuilles sèches de ravenala). Si « *vato* » traduit en français par « pierre » est utilisé presque dans tout Madagascar, il est interdit de prononcer ce mot quand on est à la pointe de la presqu'île Masoala. Les locaux appellent les pierres ou les rochers « *kasaka* ». La pierre qui est synonyme de la dureté et la solidité, le sens même d'une pierre tombale symbolisant de l'éternité est localement rebaptisé « *kasaka* » l'objet le plus mole et fragile dans leur environnement. Les ravenalas sont utilisés pour fabriquer le toit des maisons et on est obligé de les remplacer tous les deux ou trois ans car cette zone est parmi les plus humides de Madagascar³⁴.

Le gardien des traditions d'Anjañaharibe affirme que même une dame-jeanne pleine de *betsabetsa* qui tombe accidentellement sur le « *kasaka* » durant les cérémonies, ne se brise pas parce que c'est le « *kasaka* » qui amortit l'impact, comme le ferait une éponge. Les tabous les plus courants se manifestent lors des cérémonies organisées sur le lieu sacré d'Anjañaharibe avec le sacrifice d'un zébu. Le repas collectif se prépare uniquement avec l'eau de mer car il est tabou d'amener l'eau douce dans ce lieu saint. Même le fameux *ranonampango* qui est l'eau de table la plus courante dans le pays se prépare avec l'eau de mer. On verse l'eau de mer dans le reste du riz collé au fond de la marmite. Durant le préparatif, il est interdit de parler de l'eau salée qualifiée de « *rano mamy* ou eau douce. Le non-respect de ces interdits rend la nourriture non consommable car la mer dans cette zone est très salée à cause de l'absence des grands fleuves dans les proximités.

Comme dans une culture musulmane, les chaussures et les sandales sont interdits dans les lieux de culte. Les pèlerins, souvent des centaines, sont tous pieds nus à Anjañaharibe sans exception alors que la plupart du temps, les cérémonies sont sollicitées par les personnes vivant en dehors du village d'Ambodilaitry, le plus proche du site sacré. On n'observe pas la présence des chaussures comme dans les entrées des mosquées car tout le monde est averti à l'avance. Les tabous sont littéralement respectés.

Ces pratiques semblent liées aux ancêtres qui viennent de la mer, les *Antilaotro*, car la vie des locaux est plutôt tournée vers la mer qui se situe à l'Est de leur village. Les habitants affirment que les étrangers qui viennent par la mer sont

potentiellement des bonnes personnes alors que quand on y arrive de l'intérieur des terres, cela rappelle plutôt la venue des ennemis dans le passé. De nouveau, cette manière de penser rappelle encore le lien fusionnel entre ces habitants et la mer.

4 - Les héritages *anjoatsy* : le traitement privilégié réservé aux étrangers

Dominé par la suprématie des migrants arabes ou islamisés de passage, incarnés localement par les *Anjoatsy* de paroles sacrées et *Darafify* le mythique géant, les habitants de la péninsule Masoala et l'ensemble du pays de la baie d'Antongil s'inclinent devant ces migrants. Leur passage dans le pays a changé la vie et le comportement des habitants.

Par peur d'être sanctionnés par les *Anjoatsy*, les chefs coutumiers ordonnent aux membres de leurs groupes de respecter les visiteurs (*vahiny*) de passage et ce respect devient généralisé dans la région jusqu'à présent. Partout dans le pays des *Betsimisaraka* du nord, on peut voyager sans argent car les gens vous offrent toujours à manger et un tout où dormir. Il est souvent interdit de fermer la porte quand on est à table car c'est faire preuve d'avarice.

D'après un proverbe la nourriture cuite n'appartient à personne³⁵. C'est dans cette optique qu'on laisse toujours une assiette libre à table pour un éventuel *Anjoatsy* de passage inopiné.

Sans revendiquer clairement l'appartenance ou la fidélité à l'Islam, dans les lieux de culte sont généralement interdits de chausser. Sur le site d'Anjañaharibe, l'accès à la zone est très réglementé. Même plus loin dans le fond de la baie d'Antongil, une chaussure n'entre pas dans le tombeau familial des *Zafindrabay*, le groupe dominant la région durant le XVIII^{ème} siècle.

Toujours en référence aux ancêtres qui viennent par la mer, les *Antimarôa* font systématiquement trois présents aux ancêtres lors d'un culte traditionnel. Le premier est le *toadrazana* ou la boisson alcoolisée des ancêtres connue sous l'appellation *betsabetsa*. Il s'agit d'une offrande généralisée aux ancêtres. Le deuxième est le rhum qualifié de *toadrazana avy an-tsambo* ou la boisson des ancêtres qui viennent par bateau. La troisième offrande est le miel destiné aux esprits, les *tsiñy*.

Si les Arabes et les Islamisés sont à exclure pour l'offrande de rhum, il se peut que les *Antimarôa* rendent aussi hommage aux navigateurs européens qui débarquent dans leur pays depuis le XVI^{ème} siècle.

De toutes les façons, le comportement des locaux vis-à-vis les étrangers a changé depuis le passage des *Anjoatsy*. On accorde toujours un traitement bienveillant aux *vahiny* (étrangers) de passage dans un village. Il est vraisemblable que le passé avec les *Anjoatsy* avait contribué à l'intégration des pirates et les explorateurs du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle. Si l'histoire des contacts avec les Européens est dominé par des conflits et souvent des massacres dans les autres régions de Madagascar, à l'exemple du récit de Flacourt dans la région de Fort dauphin, les débarquements européens dans le pays des *Betsimisaraka* du Nord sont plutôt pacifiques. Les récits parlent même les liaisons faciles et encouragées



avec les jeunes filles locales³⁶. Nous sommes convaincus que l'héritage *Anjoatsy* avait un rôle dans le préparatif historique et culturel des liaisons entre les filles malgaches et les pirates européens à l'origine d'un groupe de métis qui s'emparent le pouvoir au XVIII^{ème} siècle.

Toutes ces perceptions locales puisent leurs références dans les origines étrangères de nos ancêtres et au caractère sacré de leurs actes depuis leur débarquement à Mikitraña. La vie y est tournée à l'Est vers la mer et dans le temps ancien l'arrière-pays est couvert par la forêt quasi impénétrable sauf par les fleuves depuis leurs embouchures. L'occupation de ces embouchures crée une compétition incessante entre les formations des groupes lignagers. A travers le temps, un groupe revendique cet emplacement très convoité s'appelle les *Antivinañy* ou le peuple des embouchures.

Photo 01 : L'embouchure d'Ambinañivao fermée



Vue partielle d'Ambinañivao sur la piste reliant le village d'Andranofôtsy et celui de Mahalevona. L'embouchure est ensablée depuis le temps des ancêtres pour avoir bloqué le passage des *Anjoatsy*.

Photo 02 : Les basaltes de forme hexagonale poussent comme de prisme



Vue partielle du site Mikitraña autrefois appelé actuellement Anjañaharibe, le site du débarquement des migrants arabes à la pointe de la presqu'île Masoala.

Conclusion

Le peuplement de Madagascar puise naturellement ses sources aux grands foyers riverains de l'Océan Indien mais les influences prépondérantes varient d'une région à l'autre. En ce qui concerne les influences arabes, le Nord Est de Madagascar conserve des traces à la fois matérielles et culturelles.

Confirmant sa proximité avec le monde musulman, l'influence culturelle du monde arabo-musulman est illustrée par la pratique quotidienne des Anjouanais qui sont nombreux dans le Nord-Est de Madagascar. Ils sont des guérisseurs parmi les plus influents, possesseurs d'un puissant pouvoir religieux que leur congénère n'arrive pas à surpasser ; ce qui confère leur notoriété incontestable³⁷. « Celui qui est frappé d'un mauvais sort provenant d'une malédiction anjouanaise ne peut être guéri que par un Anjouanais » disait une mère de famille de Mahavelona. Ils dominent ainsi la mentalité collective dans le village. C'est probablement pour cette raison que les autochtones n'arrivent pas à supplanter ces étrangers, car ces derniers sont encore proches de cette racine commune.

Notes

- ¹ L'époque où on se communique en forêt en frappant fort les troncs d'arbre par un objet solide, car crier incite les mauvais esprits. Le kônkaña est alors l'onomatopée sur le bruit de cette communication primitive.
- ² Une espèce de palmier qui pousse dans les forêts tropicales. Avant l'utilisation de sel de mer, les habitants de l'arrière-pays coupent et brûlent les branches pour les réduire en cendre très salée utilisée dans les plats traditionnels. Ces cendres sont localement appelées *sirakakazo*.
- ³ Hômbañña est un groupe habitant les forêts dans les montagnes de Masoala. La description faite par les locaux se rapproche de *Kalanôro* dans le nord et les *Kimosy* dans le pays des *Betsileo* par Daniel Raheisoanjato (1982).
- ⁴ L'eau potable la plus populaire préparée dans la marmite contenant les restes du riz cuit presque brûlés dans le fond donnant ainsi sa couleur chocolatée. Le *ranonampango* ne se vend surtout pas contrairement aux autres boissons connues.
- ⁵ Un passage de la piste séparant de la région de Maroantsetra et celle d'Antalaha au niveau de la montagne d'Ambohitsitondrôny ; une limite symbolique qui n'était pas franchie par l'armée de Radama dans les années 1823, d'où le nom *Ambatolaidama* (*au rocher de Radama*).
- ⁶ Chacun des voyageurs jette un caillou ou un morceau de bois dans un endroit précis en faisant de vœux pour que tout se passe bien en aller et retour en passant dans un endroit sacré comme au pied de l'arbre sacré d'*Ambatolaidama*. La tradition a traversée des siècles et les objets jetés forment désormais une montagne recouverte de plante. Ce dôme s'appelle localement *aombilahy vanga*.
- ⁷ Un village situé à quelques kilomètres du site d'Anjañaharibe appelé autrefois Mikitraña vers l'arrière-pays.
- ⁸ Un zébu de couleur blanche dans le front. Il est aussi appelé *masahy* (celui qui ose) que ce soit noir ou rouge dans l'ensemble.
- ⁹ Un zébu qui a de couleur blanche dans toutes les extrémités, au niveau des quatre sabots, à la pointe de la queue, au sommet de bosse, une tache blanche au front et à la poitrine entre les deux pattes avant et éventuellement à l'extrémité des deux oreilles. Cette couleur est extrêmement rare et considérée comme couleur royale dans les autres cultures pastorales de Madagascar.



- ¹⁰ Pulpe est une espèce de céphalopode qui se prospère dans les récifs coralliens dans les tropiques.
- ¹¹ Seconde épouse.
- ¹² Une petite source d'eau de couleur rouge qui sort d'une insoupçonnable source souterraine à la pointe de la péninsule est attribuée ce sacrifice humain fait par Darafify.
- ¹³ Nom utilisé par les locaux pour désigner un pâturage.
- ¹⁴ Traduction littérale de la version originale du récit « *tany arabo* » (terre arabe) sans plus de précision. Le mot « tany » dans la langue locale signifie terre (Ang. Land) et selon la circonstance, cela peut se traduire pays ce qui vraisemblablement le sens dans le récit.
- ¹⁵ Cf. Domenichini JP. (2001), *Les premiers navigateurs de l'humanité*, in consulté le 23 Sept 2017.
- ¹⁶ Cf. Deschamps H. (1965), *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 343 p + Illustrations.
- ¹⁷ Référence aux résultats des recherches archéologiques faites récemment par une équipe américano- malgache dirigée par Wright H et Radimilahy C. sur les sites dans les montagnes à l'extrême nord de Madagascar.
- ¹⁸ Boiteau P. (1982), *Contribution à l'histoire de la nation malgache*, Antananarivo, Ed sociales, 445 p. 19 On fait référence à Vérin P. (1975), à Deschamps H. (1965), Boiteau P. (1982) etc.
- ²⁰ Cf. Carte de la presqu'île Masoala Madagascar à la première page de cet article.
- ²¹ Tely A. (2018), *Les descendants des esclaves Makoa, les « Miangorandrana » d'Ivoloina à Tamatave : Mémoire sur leur groupe et sur le dernier roi Jean René (1779 à nos jours), entre histoire et mémoire*, Mémoire de DEA en Histoire sous la direction du Professeur Randrianja, Dép. Histoire, Université de Toamasina, 83 p.
- ²² Son nom scientifique est *Fouidia madagascariensis* et le mal prend la couleur rouge pendant la saison de l'amour et il est réputé d'être jaloux et protecteur.
- ²³ Nom scientifique *Centropus toulou*.
- ²⁴ Guérisseur travaillant pour le compte du roi des Zafindrabay.
- ²⁵ Cf. Toto T. C. (2005), « La baie d'Antongil au XVIIIème siècle : Récits et Mémoires sur l'hégémonie Zafindrabay », in *Tsingy* n° 2 Université de Toamasina – Coopération Franco Malagasy, pp. 9-20.
- ²⁶ F.T.M. (Foibe Taon-tsarinany Malagasy).
- ²⁷ Vérin P. (1975), *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar* Tome I, Lille, Service de reproduction des Thèses, 518 p.
- ²⁸ M. D. (1782), *Mémoire sur l'Isle Madagascar* (pp. 154-169), extrait de *-Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes*, fait en 1771, 1772, 1773 et 1774 par Kerguelen, Paris, Librairie et Imprimerie de la cour des Aides, 244 p.
- ²⁹ C. (2018), *La baie d'Antongil dans l'Est de Madagascar, le pays et les hommes dans durée (XVII-XIX)*, thèse de doctorat en histoire, Université d'Antananarivo. 386 p.
- ³⁰ Toto C. (2018), *Idem*.
- ³¹ Vérin P. (1975). *Idem*.
- ³² Toto C. (2018), *Idem*
- ³³ Cf. Le récit n°3 concernant les troupeaux à Vohémar.
- ³⁴ Avec 3 000 à 4 000 mm de pluie par an, la presqu'île Masoala est la région la plus humide de Madagascar.
- ³⁵ Localement dit « *hanimasaka tsisy tōmpiny* ».
- ³⁶ Cf. Rolland J. B et Kessang. (1890), *Huit mois à Madagascar*, Marseille, Imprimerie Stéréotypie, 183 p.
- ³⁷ Témoignage d'une mère de famille de Fizôno qui se présente comme descendante d'un groupe lignager, allié des ancêtres des Zafindrabay.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bédarida F. (1993), La mémoire contre l'histoire, in *Esprit* n° 193, Paris, pp. 5-13.
- Boiteau P. (1982), *Contribution à l'histoire de la nation malgache*, Antananarivo, Ed sociales, 445 p.
- Campbell G. R. (1996), *Theories of the origins of the Malagasy: The Nineteenth Century British School*, in *Afrique – Recherches et Documents – Etudes Historiques aixoises sur l'Afrique Australe et l'Océan Indien Occidental*, Paris, l'Harmattan, pp. 127-153.
- Deschamps H. (1959), *Les immigrations intérieures passées et présentes à Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 284 p.
- Deschamps H. (1965), *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 343 p + Illustrations.
- Deschamps H. (1972), *Les pirates à Madagascar aux XVIIème et XVIIIème siècles*, Paris, Berger Levrault, (avec 16 planches hors texte et 2 cartes) 221 p.
- Flacourt E. (1656), *Histoire de l'Isle Madagascar (Relation de la Grande Isle Madagascar contenant ce qui s'est passé entre les Français et les Originaires de cette Isle depuis l'an 1642 jusqu'en 1655)*, Paris, Jean Hénauld et Librairie Juré, 236 p.
- Gourhan A. L. (1974), « Les voies de l'histoire avant l'écriture », in *Faire de l'Histoire I, Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, pp. 134-150.
- Grandier A. (1903), *Collection des Ouvrages Anciens Concernant Madagascar (COACM)*
Vol I, Paris, Imprimerie Brodard, 527 p.
- Grandier A. (1908), *Ethnographie Tome I, Les habitants de Madagascar*, Paris, Coulommiers, 404 p.
- Kerguelen M. D. (1782), *Mémoire sur l'Isle Madagascar (pp. 154-169), extrait de -Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, fait en 1771, 1772, 1773 et 1774 par Kerguelen*, Paris, Librairie et Imprimerie de la cour des Aides, 244 p.
- Lefebvre G. (1978), *Réflexion sur l'histoire*, Paris, Maspero, 290 p.
- Mayeur N. (1912), « Journal de voyage au pays de Séclaves, fait en l'année 1774 par moi, Nicolas Mayeur, en qualité d'interprète, par ordre de M. le baron de Beniowsky, commandeur de l'ordre de la Croix blanche teutonique », in *Bulletin de l'Académie Malgache* Vol X, Antananarivo, Imprimerie Officielle, pp. 52-156.
- Moniot H. (1974), « L'histoire des peuples sans histoire », in *Faire de l'Histoire I, Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, pp. 151-173.
- Ralaimihoatra E. (1965), *Histoire de Madagascar*, Tome I, Antananarivo, Imprimerie de la Société Malgache d'Édition, 227 p.
- Ricoeur P. (1998), « Passé, mémoire et oubli », in *Mémoire et Histoire*, Grenoble, Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'Académie de Grenoble, pp. 29-45.
- Rolland J. B et Kessang. (1890), *Huit mois à Madagascar*, Marseille, Imprimerie Stéréotypie, 183 p.
- Toto T. C. (2018), *La baie d'Antongil dans l'Est de Madagascar, le pays et les hommes dans durée (XVII-XIX)*, thèse de doctorat en histoire, Université d'Antananarivo, 380 p.
- Toto T. C. (1998), *Les communautés de la baie d'Antongil et de la Presqu'île Masoala*, Essai d'ethno-histoire, Mémoire de maîtrise en histoire, Université de Toamasina, 137 p.
- Toto T. C. (2001), *Légendes et Traditions Betsimisaraka relatives à la préservation de ressources naturelles*, Mémoire de maîtrise en Gestion des Ressources Naturelles et de l'Environnement, Université de Toamasina, 50 p.
- Toto T. C. (2005), « La baie d'Antongil au XVIIIème siècle : Récits et Mémoires sur l'hégémonie *Zafindrabay* », in *Tsingy* n° 2 Université de Toamasina – Coopération Franco Malagasy, pp 9-20.
- Toto T. C. (2006), « Les anciens *Antimarà* et la forêt : Un aspect des cultures forestières de



Madagascar », in *Pharmacopée traditionnelle dans les îles du sud-ouest de l'Océan Indien*, Actes du Colloque International de Tuléar de 2005, Université de La Réunion - Université de Tuléar - Alliance Française de Madagascar - UNESCO, pp 217-224.

Toto T. C. (2006-2007), «*From the legends to the history of Madagascar: Where did the Ancestors of the Masoala Peninsula People come from*», in *Crossing Cultures book*, co- directed by J. Moses and H. Martocci, New Canaan Connecticut USA, pp. 35-38.

Vérin P. (1975), *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar*

Tome I, Lille, Service de reproduction des Thèses, 518 p.

Vérin P. (1975), *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar*

Tome II, Lille, Service de reproduction des Thèses, 519 p.

Verlhac M. (1998), «*La mémoire est-elle l'alliée de l'histoire*», in *Mémoire et Histoire*, Grenoble, Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'Académie de Grenoble, pp. 9- 27.

Vernier M. (1942-1943), «*Les Rasikajy dans la Presqu'île Masoala*», in *Bulletin de l'Académie Malgache*, Antananarivo, Imprimerie Moderne de l'Emyrne, pp. 187-191.

Wright H et Fanony F. (1992), «*L'évolution des systèmes d'occupation des sols dans la vallée de la rivière de Manaïara au Nord-Est de Madagascar*», in *Taloha* n°11, Antananarivo, Musée d'Arts et d'Archéologie, pp. 16-64.

Wright H. (2007), *Early State Formation in the Central Madagascar, an archeological survey of the Western Avaradrano*, Michigan, Museum of Anthropology, University of Michigan, Memoirs Number 43, 311 p.

Zonabend F. (1980), *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, PUF, 314 p.